

Espaces urbains et autobiographie dans *Nulle part dans la maison de mon père* de Assia DJEBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leila SEBBAR

المناطق الحضرية والسيرة الذاتية في: "ممنوعة في منزل والدي" لآسيا جباروفي "لا أتكلم لغة والدي" لليلى صبار

Abdelaziz Radhia

E_mail : radhia_abdelaziz@live.fr

Université : Alger 2

تاريخ النشر: 2019/03/19

تاريخ القبول: 2018/11/26

تاريخ الإرسال: 2018/07/04

Résumé : On a choisi d'aborder dans cet article, concernant deux romans, le premier *Nulle part dans la maison de mon père*, écrit par Assia DJEBAR et le second *Je ne parle pas la langue de mon père*, par Leila SEBBAR, le thème « Espaces urbains et autobiographie ».

Nous avons constaté que certains événements relatés par les deux narratrices dans les deux romans sont des faits authentiques de leur vie vécue. Et comme, chaque fois, ils sont systématiquement associés à des lieux précis, on a été conduit à s'interroger sur la portée autobiographique des espaces évoqués.

Enfin, nous sommes arrivés à la conclusion que toutes les deux ont des liens très forts avec les villes de leur enfance et leur adolescence, et qu'elles ont laissé sur chacune d'elles une empreinte spécifique. Pour Assia DJEBAR, cette dernière sera un sentiment récurrent de nostalgie et de regret, tandis que pour Leila SEBBAR, il s'agira d'un traumatisme profond.

Mots clés : Espace urbain, ville, autobiographie, regret, traumatisme, nostalgie.

الملخص:

اخترنا في هذا المقال التطرق لموضوع "المناطق الحضرية والسيرة الذاتية" فيما يخص الروائيتين المذكورتين أعلاه؛ الأولى من تأليف آسيا جبار والثانية بقلم ليلى صبار.

لقد لاحظنا أن بعض الأحداث التي روتها الكاتبتان في الروائيتين هي وقائع حقيقة من حياتهما المعاشة. وكما هو الحال في كل مرة، هذه الأحداث ترتبط بشكل تلقائي مع أماكن محددة، مما قادنا إلى التساؤل عن نطاق السيرة الذاتية داخل المساحات المذكورة. وأخيرا، توصلنا إلى استنتاج مفاده أن لهما علاقات قوية جدا مع مدينتي طفولتهما ومراهقتهما، اللتان تركتا بصمة ثابتة في كل منهما. بالنسبة لآسيا جبار، هو شعور متكرر من الحنين والأسف، أما الأمر بالنسبة لليلى صبار فيتعلق بصدمة عميقة.

الكلمات المفتاحية: المدن، السيرة الذاتية، الندم، الصدمة، الحنين، المنطقة الحضرية

Urban spaces and autobiography in *Nowhere in my father's house*, and *I do not speak my father's language*.

Abstract: In this article, the theme "Urban spaces and autobiography" has been chosen from the two novels; above, the first, written by Assia DJEBAR and the second, by Leila SEBBAR.

We have noticed that certain events recounted by the two narrators in the two novels are authentic facts of their lived lives. And as each time they are systematically associated with specific places, we have been led to wonder about on the autobiographical scope of the evoked spaces.

Finally, we have come to the conclusion that they both have very strong ties with the cities of their childhood and adolescence that left a specific imprint on each of them; a recurrent feeling of nostalgia and regret for Assia DJEBAR and a deep trauma for Leila SEBBAR.

Key words: Urban spaces, cities, autobiography, regret, trauma, nostalgia.

Article :

L'espace urbain est un lieu physique palpable dans lequel on peut se situer, ou situer une action géographiquement. Composé principalement de maisons, d'administrations, de boulevards et

surtout d'une population nettement supérieure à celle de la campagne, l'espace urbain, offre à ses habitants l'opportunité d'avoir une vie agréable et libre en raison des commodités dont il dispose et l'anonymat que les ruraux viennent chercher comme bouffée d'oxygène.

Pendant, notre travail ici ne se résumera en aucun cas à cet espace physique uniquement, à sa construction et à son architecture, pour la simple raison que ceci ne relève pas de notre domaine. Si on s'intéresse à l'espace urbain ce sera dans ses relations avec la littérature, comment la littérature l'a intégré à ses autres composantes à savoir : le temps, les personnages, l'intrigue etc. On mettra l'accent, pour les besoins de cette analyse, sur les espaces dits autobiographiques pour découvrir comment nos deux écrivaines les percevaient.

Si la ville est unique, sa représentation est, en revanche, multiple. Autrement dit, si l'espace urbain réel est le même, la façon avec laquelle chaque écrivain le perçoit est différente. Son écriture peut donner naissance à plusieurs espaces imaginaires et ceci revient au vécu et à la relation que chaque écrivain a entretenue avec ces mêmes espaces. Ces propos nous conduisent à ce que Gaston BACHELARD a évoqué à propos de la phénoménologie de l'imagination. Pour lui il ne s'agit pas de prendre « *une image comme un objet, encore moins comme un substitut d'objet, mais d'en saisir la réalité spécifique. Il faut pour cela associer systématiquement l'acte de la conscience donatrice au produit le plus fugace de la conscience : l'image poétique* »¹. Ces représentations seront donc subjectives, car liées directement à la conscience de chaque auteur.

Le corpus qu'on a choisi pour traiter ce thème n'est pas arbitraire, bien au contraire, *Nulle part dans la maison de mon père* Et *Je ne parle pas la langue de mon père* sont deux romans dans lesquels l'action se déroule dans plusieurs villes et s'inscrivent donc dans le roman maghrébin moderne.

Nulle part dans la maison de mon père, un roman de Assia DJEBAR est paru en 2007 où l'écrivaine nous livre à travers son regard, un regard donc féminin, la condition de la femme dans la société arabo-musulmane. Fatima, dont le père est un instituteur tolérant mais gardant quelques aspects traditionnalistes, a eu la chance de bénéficier d'une certaine liberté par rapport aux jeunes filles de son âge, celle d'étudier, d'aller à l'université et de s'habiller telle une française, ce qui n'était pas toujours accepté par la société de l'époque.

L'écrivaine, dans sa narration, donne l'impression de prendre par la main le lecteur pour le faire pénétrer au cœur de ces espaces urbains que sont Césarée, Alger ou encore Blida, et le plonge dans un monde féminin longtemps resté clos et interdit au regard étranger. Ce lecteur découvrira au fil des pages l'univers colonial face à l'univers indigène, un monde féminin confronté à un monde masculin, et des rêves tantôt réalisés, tantôt brisés. Il suivra le parcours d'une fillette devenue jeune fille et jeune femme par la suite, qui tente tant bien que mal de se libérer de souvenirs obsédants et douloureux dont on verra qu'ils l'ont marquée à jamais.

Dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leila SEBBAR, paru en 2003, on est dans la quête des origines. Entre un père Algérien et une mère Française, la narratrice est sans cesse ballottée entre deux univers et deux espaces aux antipodes l'un de l'autre, cherchant à ses questions des réponses que son père refusait ou ne pouvait lui donner. Comme le titre le signale, la problématique de la langue est fortement présente dans cette oeuvre, et constitue peut-être le fil conducteur qui pourra nous aider à comprendre le cheminement de l'auteure.

Tout comme pour le roman d'Assia DJEBAR, Leila SEBBAR nous fait voyager à travers plusieurs villes algériennes, principalement : Alger, à savoir Le Clos Salembier, et Blida.

Ceci dit, parfois les espaces urbains sont représentés de manière conventionnelle, ils sont un simple décor permettant au lecteur de situer l'action des personnages. Nous verrons que, s'agissant de nos deux romans, il en va différemment et qu'ils s'inscrivent dans cette littérature où les espaces urbains représentent un élément dynamique d'une grande importance dans l'économie du récit. On constatera qu'ils répondent à cette affirmation de Raymond LEDRUT : « *L'image de la ville est*

semblable au mythe ou à l'œuvre littéraire, elle exprime et elle est exprimée »^{2□}, la ville est à la fois histoire et récit, signifiant et signifié.

Dans *Nulle part dans la maison de mon père* et *Je ne parle pas la langue de mon père*, nous avons constaté que certains événements relatés par les deux narratrices des deux romans sont des faits authentiques de la vie de nos deux écrivaines, et comme on le sait les choses souvenues sont systématiquement rapportées à des lieux, on a été conduit à s'interroger sur la portée autobiographique des espaces cités dans ces deux romans.

Pour ce qui est de l'autobiographie, Philippe LEJEUNE dans son ouvrage *Le Pacte autobiographique*, en a donné une définition assez claire qui nous évitera de nous perdre dans les méandres de la critique. Pour lui, l'autobiographie est un :

« *Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité* »^{3□}

L'autobiographie est un donc un genre littéraire prosaïque, une narration dans laquelle l'auteur et le narrateur ne font qu'un et dont le but varie d'un écrivain à un autre. Pour certains, c'est une sorte de thérapie pour faire remonter à la surface de vieilles blessures, pour d'autres, elle est un moyen de se faire connaître par le public en évoquant un parcours particulier.

Par conséquent, on parle du « Je » de l'autobiographie où l'auteur, le narrateur et le personnage sont confondus. On retiendra un passage dans *Nulle part dans la maison de mon père* de Assia DJEBAR, dans lequel la narratrice porte justement le même prénom que l'auteur :

« *et moi dans cette classe de collège, j'oublie que, pour mes camarades, je suis différente, avec le nom si long de mon père et ce prénom de Fatima qui m'ennoblissait chez les miens mais m'amoindrit là* »^{4□}

Force nous est de constater que le nom de famille de Assia DJEBAR est assez long : Imalayène et que son véritable prénom est Fatima-Zohra. De même on sait aussi que le père de la narratrice s'appelle Tahar et qu'il est instituteur tout comme le père de l'écrivaine. Le « Je » ici, n'est autre que celui de l'autobiographie que la narratrice utilisera tout au long du roman.

Dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leila SEBBAR, les traces laissées par l'écrivaine ne laissent pas de place au doute, comme le nom de famille « Sebbar » dans le passage suivant : « *Tu sais que le nom du maître, SEBBAR, ça veut dire : le Patient* »^{5□}. On sait que le père de la narratrice tout comme celui de Leila SEBBAR est un maître d'école, qui a épousé une française, exactement comme le père de l'écrivaine.

Il serait utile toutefois de préciser qu'il n'existe pas d'autobiographie sincère, et ce pour plusieurs raisons, comme par exemple l'oubli de certains détails de sa vie, étant donné que la mémoire ne peut tout garder de ce qui a été vécu où tout simplement de par la réticence à divulguer certains épisodes de sa vie privée au grand public etc.

Dans *Nulle part dans la maison de mon père*, les espaces urbains dans lesquels se déroulent les péripéties du roman s'articulent autour de trois grandes villes qui sont : Césarée, Blida et Alger, un trio de repères-phares dans la vie de Assia DJEBAR et qui sont autant de morceaux autobiographiques la concernant.

Césarée appelée aujourd'hui Cherchell, est la ville où l'auteure est née et a passé son enfance : « *'[M]a ville, Césarée, [...] pour moi et à jamais'- c'est ainsi que la fille de Cherchell évoque invariablement sa ville natale* »^{6□}, un lien très fort semble la relier à ses origines la marquant éternellement, « *à jamais* ». Ses choix dans la vie plus tard, auront souvent un écho de son enfance, comme sa formation d'historienne par exemple, qui n'est peut-être pas le fruit du hasard quand on sait que cette ville qu'elle chérit tant, est avant tout une ville historique qui regorge de traces romaines, et qui a pu séduire la petite fille qu'elle était à l'époque.

Dans ses textes elle y reviendra souvent, non sans nostalgie, pour partager avec ses lecteurs des souvenirs qu'elle préserve jalousement dans sa mémoire. Certains passages dans *Nulle part dans la maison de père* ont retenu notre attention, comme celui où elle se souvient de sa mère alors qu'elle n'avait que trois ans à peine :

« *Quand j'apprenais à marcher, elle (sa mère) se savait, dans la cité de Césarée où les rites andalous se déroulaient, immuables, jouir du statut privilégié de 'jeune mariée'* »^{7□}

En plus d'être une ville historique, Césarée est aussi une ville dont les traditions occupent une place non négligeable dans la vie de ses habitants. Entre fêtes de mariages, de circoncisions et naissances, les rituels ne changent jamais, à savoir : café, gâteaux, couscous, l'occasion pour les femmes de se mettre à leur avantage: bijoux, robes pailletées, parfums etc., chose que la mère de l'écrivaine savait si bien faire, distinguée par son statut de citadine et d'épouse de l'instituteur, elle en imposait et son passage était toujours remarqué à Césarée.

Cependant, il est hors de question qu'une femme sorte de chez elle pour se rendre à ces fêtes à visage découvert, il fallait impérativement se couvrir tout entière d'un habit blanc qu'on appelle dans ces sociétés « le haïk » :

« *Toute jeune femme, enveloppée de pied en cap dans un voile de satin blanc, a besoin d'un enfant pour aller rendre quelque visite d'après-midi dans la petite cité* »^{8□}

Non seulement couverte pour échapper aux regards masculins indiscrets, mais aussi l'accompagnement d'un chaperon était indispensable pour circuler dehors, car dans ces sociétés patriarcales une femme ne peut circuler seule dans la rue. Aussi paradoxale que cela puisse paraître, c'est un enfant en bas âge qui lui assure sa protection en dehors du foyer.

Mais si Césarée a agréablement marqué notre écrivaine, il existe cependant un événement qui l'a énormément chagrinée et fait pleurer, au point où elle lui a consacré des décennies plus tard, un titre à part dans son roman *Nulle part dans la maison de mon père* : « *Les larmes* ». Dans ce chapitre, Assia DJEBAR se souvient de ses véritables premières chaudes larmes quand on lui a annoncé le décès de sa Mamma, sa grand-mère paternelle avec laquelle elle avait une relation fusionnelle :

« *Dans une rue de Césarée, je cours ; je cours en sanglotant, je n'ai pas plus de trois ans (...) je pleure et je cours, mon cœur va éclater dans ma frêle poitrine (...) ma grand-mère paternelle (...) est morte* »^{9□}

Bouleversée, à un âge précoce, par cette disparition, elle nous donne l'impression que la femme sur cette terre est, par nature, vouée à la souffrance et qu'elle doit en faire très tôt l'apprentissage. Elle sera marquée à jamais par cette perte, à la suite de laquelle il lui sembla ne plus pouvoir pleurer. Césarée et ses rues que notre écrivaine a parcourues suite à l'annonce du décès de sa grand-mère deviennent synonymes de douleur depuis ce jour. Quand elle évoquera cette course en pleurs, des années après, elle aura l'impression de courir toujours, une course qui ne s'est jamais arrêtée, et on se demande si elle courait vers la maison de la défunte pour la retrouver ou pour fuir une douleur qui était insupportable pour la petite fille qu'elle était.

La seconde ville de ce trio urbain est Blida, la ville où Assia DJEBAR a fait son collège, à partir de l'âge de dix ans, là où elle choisit d'apprendre le grec et le latin faute de ne pouvoir étudier l'arabe classique à son grand regret :

« *Assia Djebbar étudie au collège de Blida (1946-1953) En section classique. Elle est la seule musulmane de sa classe* »^{10□}

Blida fut pour la jeune fille une découverte. Elle put faire ses premiers voyages par car seule et ses premiers pas dans la vie vers un avenir prometteur. Chaque semaine sur le chemin qui la mène vers Blida elle dévorait avidement, visage collé à la vitre du car, les paysages qui défilaient sous ses yeux émerveillés, réalisant parfaitement la chance qu'elle avait, contrairement à la majorité des petites filles musulmanes de son âge qui étaient déjà cloîtrées dans la maison pour être initiées aux tâches ménagères pendant qu'elle était en train de se frayer un chemin réservé exclusivement aux hommes et aux colons.

Etudier à Blida lui permettait de s'émanciper, mais circuler dans ses rues n'était pas sans risques pour une femme musulmane reconnue par son haïk. En effet, pour se rendre au collège, les filles musulmanes avaient un cheminement en marge des rues fréquentées. Leur déplacement à

Blida, périlleux, les exposait aux militaires habitants les casernes qui leur faisaient courir les risques de commérages pouvant être fatals à leur liberté, celle d'étudier :

« *le trajet quotidien de la plupart était tracé de façon à leur faire éviter le centre-ville, ce dernier étant occupé par plusieurs casernes (Blida, en effet était une importante ville de garnison)* »^{11□}

Blida ne fut pas seulement une ville où l'écrivaine étudiait, elle fut aussi un moyen de nouer de nouvelles amitiés, comme celle de Mag, une française qui lui conférait une autonomie par rapport aux filles de son clan, lui apportant un soulagement concernant leurs conversations qui lui paraissaient souvent futiles. De plus elle l'intéressa aux écrivains contemporains comme Alain Fournier, André Gide la faisant ainsi découvrir un univers intellectuel qu'elle ne connaissait pas encore :

« *Mon amitié avec Mag ? Je mesure combien, dans l'espace resserré du pensionnat, marqué par la division de la colonie, elle me sortait un peu de ma petite personne !* »^{12□}

Grâce à la magie de cette amitié elle put dépasser les injustices de la dichotomie, effacer les murs du pensionnat, pour voyager à travers des lectures fiévreuses jusqu'aux contrées les plus lointaines. L'enfermement dans le pensionnat à Blida devenait soudain moins pesant.

Avec elle, elle connut également ses premières escapades et ses premières transgressions et entorses au contrat qu'elle avait avec son père : les séances de cinéma le samedi après-midi, et la consommation de babas au rhum :

« *l'espiègle Mag (...) réussit à m'entraîner dans de menues escapades dans la ville de Blida (...) nous allons ensemble au grand cinéma (...) chaque samedi, je me convertis au plaisir des babas au rhum* »^{13□}

Mais bizarrement, ce n'était nullement l'interdit religieux qui tracassait la conscience de Assia DJEBAR. C'était plutôt d'avoir trahi la confiance du père qui lui infligeait à chaque fois un sentiment de remords.

Ce goût pour la liberté, Assia DJEBAR le retrouvera encore plus tard à Alger. L'installation de sa famille à la capitale est vécue comme une aurore, notamment pour la mère de l'écrivaine qui s'est débarrassée de son voile, et arrangeait désormais sa toilette à la façon occidentale.

« *C'est ainsi que le beau voile de soie qui la dissimulait naguère au village, aux yeux de tous, et qu'elle ne quittait pas même dans la voiture qui nous menait durant les vacances, à Césarée, fut, dès le premier jour, définitivement plié et relégué au fond d'une armoire* »^{14□}

Le voile qui dissimulait sa mère à Césarée et qui semblait fasciner la petite fille qu'elle était autrefois, a disparu pour découvrir une femme libre, habillée à la façon des femmes européennes, une femme émancipée. On a l'impression que la mère est en train de vivre une seconde naissance, de se libérer d'un coup du poids de ces traditions qui jusque-là l'empêchaient de s'épanouir pleinement. Comme « *une seconde naissance* »^{15□}, sa mère semblait « *revenir à une adolescence timide et à une jeunesse curieuse, éblouie* »^{16□}.

Mais si à Alger on goûte à l'ivresse de la liberté, il se trouve qu'on peut aussi y boire au calice du désespoir. En effet, comme le note l'écrivaine dans le roman, concernant le jour où elle a tenté de se suicider suite à une dispute avec son fiancé de l'époque, un repère fondamental est constitué par la date du drame « *l'autoanalyse, (dit-elle), intervient bien tard, trop tard ; depuis octobre 1953, un océan d'années s'est écoulé* »^{17□}. Et après elle ajoute « *je me suis projetée à dix-sept ans dans l'ampleur du panorama de la baie d'Alger* »^{18□}.

En tenant compte de la date de naissance de Assia DJEBAR 1936, un rapide calcul nous permet de constater qu'en 1953, elle avait elle aussi dix-sept ans.

Alger est donc pour elle l'espace de la renaissance mais aussi celui où les masques tombent et les rêves se flétrissent. Vingt et un ans après, comme elle le dit, elle a tenté de s'autoanalyser via l'écriture par un roman relatant cette expérience poignante où elle a failli laisser sa vie, dans l'espoir de guérir du souvenir traumatisant qu'il a engendré, qui n'a cessé de la hanter des années entières au point d'influencer sourdement son travail d'écrivaine.

En ce qui concerne Leila SEBBAR, le regard qu'elle porte sur les deux espaces urbains : le Clos-Salembier et la Cité Musulmane est plutôt pessimiste voire épouvantable.

Son récit regorge de traces autobiographiques comme les dates et les villes: date d'emprisonnement de son père à Orléansville, la date où ses parents ont quitté l'Algérie pour Nice en 1968, leur vie à Aflou et Hennaya, le nom de son père, sa mère française et bien d'autres. Une rapide recherche permet de confirmer que ces dates et ces lieux ne relèvent pas de la fiction dans l'œuvre de l'auteur.

Cependant les deux espaces urbains dont elle parle le plus amplement dans ce récit sont Alger dans le quartier du Clos Salembier, et Blida dans la Cité musulmane. Ces deux quartiers étaient pour elle « *maudits* »^{19□}.

D'un côté le Clos Salembier, quartier où elle a vécu avec sa famille de 1960 – 1965 rimait avec terreur. Un quartier pauvre et populaire faisant penser à un bidonville, où l'OAS régnait en maître « *Le Clos-Salembier, c'est une bombe ... Croyez-moi. Les Algérois ont peur du Clos-Salembier, là-bas on ne se promène pas* »^{20□}. Un quartier interdit, que la paix et la sécurité ont déserté; il a fait d'abord peur aux « *petits Blancs de la colonie* », mais aussi aux notables de l'Algérie.

Le Clos Salembier était le berceau de beaucoup de jeunes qui ont pris les armes pour combattre l'armée française durant la période coloniale, et de ceux qui ont plus tard, juste avant l'Indépendance, formé l'organisation de l'armée secrète, un mouvement terroriste pied-noir qui s'est insurgé contre l'Etat français en assassinant un bon nombre d'intellectuels, entre autres : l'écrivain et journaliste Tahar Djaout, le psychiatre Mahfoudh Boucebsi, le sociologue Mohamed Boukhobza, l'écrivain Mouloud Feraoun etc. Ce dernier était l'ami du père de Leila SEBBAR dont elle parle dans le récit.

Le quartier du Clos Salembier était pour elle semblable aux quartiers qu'on nous montrait dans les reportages, pauvre et surpeuplé, où le regard des gens n'inspire pas la sécurité et la bienveillance, l'étranger n'était pas le bienvenu et pouvait perdre la vie à tout moment.

D'ailleurs, durant leur séjour là-bas, ils vivaient sous la menace d'être assassinés et étaient enfermées elle et ses sœurs à l'intérieur de la cour de leur maison, pour être surveillées en permanence par les hommes de son père, jusqu'au jour où son frère Alain avait averti son père, le maître de l'école, que son nom « *figurait sur la liste noire de l'OAS. C'est lui qui m'a sauvé la vie* »^{21□} dit-il.

D'un autre côté, un épisode est venu se greffer à ce tableau noir que l'auteur a dressé au sujet de ce quartier et qui a fait qu'à l'âge adulte, elle a quitté cette ville sans retour. C'est celui du chemin de l'école. En effet, Leila SEBBAR se souvient avec beaucoup d'amertume dans son récit que le chemin menant de la maison à l'école devenait source d'angoisse et de peur, pour elle et ses sœurs, à cause des garçons qui les insultaient, parce qu'elles étaient très différentes de leurs sœurs, cloitrées et voilées. L'écrivaine et ses sœurs étaient en revanche, les filles de la française habillées de façon peu pudique à leur goût :

« *Nous devons mes sœurs et moi, marcher à travers les rues en terre (...) jusqu'à l'école de filles, le collège ou le lycée. Mon père n'a pas entendu les mots criés vers nous. Les mêmes, à l'aller et au retour. Les petites filles étrangères qu'on insultait à distance* »^{22□}

Des années après, le traumatisme semble toujours présent, elles garderont le silence elle et ses sœurs sur ce harcèlement quotidien le refoulant au fond de leur mémoire pour tenter de l'oublier, jusqu'à finir par faire semblant qu'il s'agissait uniquement d'un travail de leur imagination.

De Blida, le rapport n'est pas meilleur comparé au Clos-Salembier. La ville où sa famille vécut juste avant de partir pour Alger, de 1955- 1960. C'est durant cette période que son père fut incarcéré par l'armée française en 1957, à Orléansville.

Quand André GIDE, charmé par cette ville, que l'écrivaine qualifie de maudite, fera son éloge, Leila SEBBAR aura l'impression de le voir parler d'une autre ville, non pas de sa Blida à elle :

« *la Cité musulmane, un quartier pauvre surpeuplé, à la périphérie de la ville dont je ne vois pas la beauté, sauf, peut-être le bois sacré. Lorsque je lirai, plus tard, l'éloge d'André Gide, je me demanderai s'il parle de cette ville que je n'ai pas aimée* »²³□

L'extrait illustre parfaitement l'idée qu'on a avancée au début de cet article. En effet, si l'espace physique est le même, en l'occurrence Blida, et sa représentation en revanche est multiple. La Blida dont parle GIDE ne semble pas être la même dont parle Leila SEBBAR, chacun des deux la perçoit de façon subjective, par rapport à son vécu, à ses goûts, à sa façon de voir la beauté. L'écriture de Blida est donc diverse.

Arrivé au terme de cet article, on peut constater que les deux écrivaines ont eu des rapports très forts avec les villes de leur enfance et adolescence qui n'ont pas manqué d'influencer leur personnalité et leur propre écriture des années après.

Concernant Assia DJEBAR, arrivée à l'âge adulte, quand elle a entrepris son autoanalyse, se tournant vers son passé pour tenter de trouver des réponses à ses interrogations, le regard qu'elle a porté sur ces espaces est tantôt nostalgique et tantôt douloureux. Si les villes qu'on a vues lui ont procuré beaucoup de bonheur, elles ne lui ont pas non plus épargné des expériences douloureuses qui l'ont indélébilement marquée.

Pour Leila SEBBAR, le verdict est clair ; manifestement les moments de plaisir dans les deux villes sont quasiment inexistantes. Le traumatisme est profond, et la voie de la réconciliation ne semble pas à portée de main, d'autant plus que la langue maternelle de son père, qu'elle n'a jamais réussi à apprendre, se dresse comme le principal obstacle entre elle et ces espaces qu'elle n'a jamais pu intégrer.

Bibliographie :

- BACHELARD GASTON, *La Poétique de l'espace*, Quadrige/Puf, 2010.
- DJEBAR ASSIA, *Nulle part dans la maison de mon père*, Sedia, 2007.
- LEUJEUNE PHILIPPE, *Le Pacte autobiographique*, Collection Poétique, Seuil, 1975.
- REGAIG NADJIBA, *L'Amour la fantasia et Ombre sultane* de Assia Djebbar, thèse en ligne : <http://www.limag.refer.org/Theses/Regaieg.PDF>.
- SEBBAR LEILA, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, 2003.

¹ GASTON BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, Quadrige/Puf, 2010, p p. 3-4

² *Erudit*, GUILDO ROUSSEAU et LUCIE GRENIER-NORMAND dans le mémoire intitulé : *Les espaces urbains dans Les Alouettes naïves et Nulle part dans la maison de mon père* de ASSIA DJEBAR, soutenu par Abdelaziz Radhia, p. 07

³ PHILIPPE LEJEUNE, dans DE L'AUTOBIOGRAPHIE A LA FICTION OU LE JE(U) DE L'ECRITURE : Etude de *L'Amour la fantasia et Ombre sultane* d'Assia Djebbar, par REGAIG NADJIBA, thèse de doctorat en ligne : <http://www.limag.refer.org/Theses/Regaieg.PDF>, p. 16, consulté le 15/09/2016

⁴ DJEBAR ASSIA, *Nulle part dans la maison de mon père*, Sedia, 2008, p. 120

⁵ LEILA SEBBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, 2003, p. 71

⁶ Colloque de Cerisy, Assia Djebbar, *Littérature et transmission*, https://books.google.dz/books?id=PUOA1cAwjOoC&pg=PA351&lpg=PA351&dq=assia+djebbar+C%C3%A9sar%C3%A9e&source=bl&ots=4mkrJhmUCN&sig=rzOHYKrVIqi6um4q2svHXoOEOKI&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi_zuCKopTPAhUJqxoKHc4YDr0O6AEITzAJ#v=onepage&q=assia%20djebbar%20C%C3%A9sar%C3%A9e&f=false, consulté le : 16/09/2016

⁷ DJEBAR ASSIA, *Nulle part dans la maison de mon père*, Sedia, 2008, p. 13

⁸ *Ibid*, op. cit, p. 14

⁹ DJEBAR ASSIA, *Nulle part dans la maison de mon père*, Sedia, 2008, pp. 24-25

¹⁰HADJI MILIANI et LIONEL OBADIA, *Art et transculturalité au Maghreb*, <https://books.google.dz/books?id=6LUONSpPlvgC&pg=PA124&lpg=PA124&dq=Assia+Djebar+coll%C3%A8ge+Bli da&source=bl&ots=wsX-ItwwwC&sig=pC2VxgbX51NaHm8kWegrbzF8k4o&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi senYjZbPAhUB1hoKHQxvCvAQ6AEINTAF#v=onepage&q=Assia%20Djebar%20coll%C3%A8ge%20Blida&f=false> p. 124, consulté le : 17/09/2016

¹¹DJEBAR ASSIA, *Nulle part dans la maison de mon père*, Sedia, 2008, p. 166

¹² Ibid, op. cit, p. 161

¹³ Ibid, op. cit, pp. 159-161

¹⁴ Ibid, op. cit, p. 347

¹⁵ Ibid, op. cit, p. 347

¹⁶ Ibid, op. cit, p. 348

¹⁷ DJEBAR ASSIA, *Nulle part dans la maison de mon père*, Sedia, 2008, p. 446

¹⁸ Ibid, op. cit, p. 447

¹⁹ LEILA SEBBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, 2003, p. 11

²⁰ Ibid, op. cit, p. 102

²¹ Ibid, op. cit, p. 104

²² Ibid, op. cit, p. 36

²³ Ibid, op. cit, p. 80